

Introduction à la lecture du Livre III

Les Psychoses

Valérie Pera Guillot

Résumer ce séminaire s'est très vite avéré une gageure. En effet, Lacan, tout au long de cette année, de novembre 1955 à juillet 1956, avance suivant un processus d'élaboration constant. Donc, plutôt que la forme du résumé qui gomme ce mouvement, nous suivrons les chemins qu'emprunte Lacan pour construire un système logique qui rende compte de l'expérience. Le texte de ce séminaire, tel que Jacques-Alain Miller l'a établi pour sa parution en 1981, révèle un Lacan procédant en détective ; il conduit son auditoire de l'époque, puis nous ses lecteurs d'aujourd'hui, sur les traces d'un élément qui manque, et qu'il ne dévoile que dans les dernières séances de l'année. La conférence de J.-A. Miller « Problèmes cliniques pour la psychanalyse »¹, datant de la parution de ce séminaire, a servi de grille pour suivre l'enquête.

Pourquoi « Les psychoses » ?

Lacan est psychiatre et ses textes de jeunesse, parmi lesquels sa thèse, témoignent d'une pratique précoce auprès de patients psychotiques. En 1955, quand il aborde les psychoses à partir de la psychiatrie, c'est pour en souligner les impasses, et parallèlement il dénonce le malentendu qui conduit à intégrer la psychanalyse dans la psychiatrie en faisant de la psychanalyse un instrument qui permettrait de comprendre le fou. Il ne cesse au contraire de répéter aux psychanalystes que dès lors qu'ils croient comprendre le fou, tout est à recommencer. Il nous engage à relire Freud et à être attentif à la façon dont il procède. Son « coup de génie » a été de déchiffrer le texte écrit par un paranoïaque, le Président Schreber, paru en 1903, sous le titre les *Mémoires d'un névropathe*². Il a pris appui sur le témoignage écrit du sujet et est resté au plus près des dires du célèbre Président. L'originalité de Freud tient à ce recours à la lettre souligne Lacan dès 1956 ; elle a permis de poser les bases d'une conceptualisation du phénomène psychotique au plus près de l'expérience tandis que la psychiatrie s'est de plus en plus éloignée de cette écoute du sujet, pour se référer à des théories psychologisantes faisant appel à des normes comportementales. Cependant, dans le champ de la psychiatrie, Lacan accorde une place particulière à ce que Clérambault a dégagé comme phénomène élémentaire dans la psychose – la pensée répétée, contredite, commandée ; il met l'accent sur le caractère *idéiquement neutre*³ qui souligne la discordance observée entre d'une part le phénomène élémentaire et d'autre part les affects du sujet. Cette remarque signe la rupture avec la dimension de la compréhension. Lacan en déduit que le phénomène élémentaire est structural. Il le situe, en particulier sous sa forme la plus caractéristique, celle de l'hallucination, dans le registre même où il apparaît, celui de la parole. Par ailleurs il note que l'édifice du délire a la même structure que le phénomène élémentaire⁴.

Le phénomène psychotique relève de la parole

« La structure de la parole, note Lacan, c'est que le sujet reçoit de l'autre son message sous une forme inversée. La parole pleine, (...), engagée est fondée sur cette structure. »⁵. Mais Lacan pointe la nécessité de faire intervenir un tiers dans cette dialectique entre le sujet et l'autre : dans le message un Autre est visé, au-delà du partenaire, en tant qu'Autre absolu, il est garant de ce qui se dit. Concernant la pensée judéo-chrétienne, Lacan situe l'acte de foi qui a institué l'existence d'un Dieu non trompeur comme un pas décisif. Sur cet acte repose la croyance en « une vérité de la réalité »⁶, et la possibilité de la parole de sujet à sujet. Cet Autre doit être reconnu - bien qu'il ne soit pas connu - pour que puisse s'instituer la dimension de la parole vraie.

Parallèlement, son étude du témoignage de Schreber le conduit à reconnaître deux types de phénomènes qui marquent une rupture avec le langage commun, celui qui sert à communiquer. Il s'agit de l'intuition délirante, phénomène plein, dont la signification ne renvoie à aucune signification et à l'opposé la ritournelle, forme la plus vide, où la signification ne renvoie plus à rien⁷. « Ces deux formes, la plus vide et la plus pleine, arrêtent la signification », elles signent le délire.

Verwerfung

Lacan, dans son retour à Freud, s'appuie sur les études cliniques de Freud pour avancer dans l'étude des psychoses. Il s'arrête sur l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups, et utilise la formule d'« une coupure d'expérience »⁸ pour décrire l'épreuve traversée par le patient de Freud. Celui-ci se remémore une scène vécue à l'âge de cinq ans : il joue avec son couteau et soudain il remarque qu'il s'est coupé profondément le petit doigt. Il est pris d'une terreur inexprimable, n'ose rien dire, et quand il regarde son doigt, après un temps indéfinissable, il constate qu'il n'a rien. Pour rendre compte de cette coupure d'expérience, Lacan se réfère aux catégories de l'imaginaire, du réel et du symbolique. Il retient d'abord que quelque chose de primordial quant à l'être du sujet n'est pas entré dans la symbolisation, et n'a pas été refoulé, contrairement à ce qui se passe dans la névrose, mais a été rejeté. C'est ce qui se passe pour le patient de Freud. Pour celui-ci « ne rien savoir de la chose (la castration), même au sens du refoulé se traduit par ceci que ce qui est refusé dans l'ordre symbolique resurgit dans le réel (sous la forme de l'hallucination) »⁹. Lacan introduit alors le terme freudien de *Verwerfung* qui a les rapports les plus étroits avec l'hallucination, c'est-à-dire avec « la réapparition dans le réel de ce qui est refusé par le sujet »¹⁰. Tout au long de cette année d'enseignement, Lacan cherche la traduction capable de rendre compte au mieux ce que désigne le terme de *Verwerfung*, au regard de la clinique des psychoses. Il articule la question ainsi : « il y a donc à l'origine *Bejahung*, c'est-à-dire affirmation de ce qui est, ou *Verwerfung* »¹¹. Ce n'est qu'à la dernière séance, quand il aura dégagé ce quelque chose de primordial non été symbolisé, ce quelque chose qui manque dans le symbolique, qu'il arrête le terme de forclusion pour traduire la *Verwerfung*¹².

« le psychotique est un martyr de l'inconscient »

Dans la névrose, la partie de la réalité que le sujet n'a pas pu affronter est conservée secrètement (dans l'inconscient). On reste dans le même plan, le refoulé reparaît là où il a été refoulé, dans le symbolique et sous un masque, celui du symptôme. Le névrosé donne un témoignage couvert de l'inconscient qu'il faut déchiffrer. Dans la psychose, le refoulé reparaît dans un autre lieu, dans l'imaginaire et sans masque. Ce qui lui fait dire que « le psychotique

est un martyr de l'inconscient »¹³, au sens où il témoigne à ciel ouvert de l'existence de l'inconscient. Le dialogue intérieur permanent auquel est soumis Schreber et qu'il ressent comme étranger relève de cette structure. Cette expérience d'une présence permanente, sous forme d'un discours qui lui est étranger, conduit Schreber à poser l'existence d'un Autre, dieu de langage.

Une clinique de l'Autre

Cette question de l'Autre subit bien des modifications tout au long du *Séminaire III*. Ainsi Lacan pose dans les premières leçons qu'il y a exclusion de l'Autre dans la paranoïa pour s'interroger à la fin sur « ce que ça veut dire, que *l'autre n'existe pas* »¹⁴ alors que sa lecture du cas Schreber le conduit à affirmer que l'Autre existe pour Schreber, et plus largement dans la paranoïa. C'est la nature de cet Autre qu'il s'agit alors de définir.

Lacan dit qu'il y a exclusion de l'Autre dans la paranoïa au moment où il se réfère à un exemple d'hallucination extrait d'une de ses présentations de malades. La patiente avoue qu'elle a dit « Je viens de chez le charcutier » en croisant un voisin et qu'il lui a dit un gros mot, qu'elle n'avoue pas facilement, « Truie ». Ici il n'y a pas d'Autre au-delà de celui auquel elle s'adresse, pas « d'Autre absolu »¹⁵ auquel se référerait sa parole, l'Autre « est atteint d'une dégradation imaginaire de l'altérité »¹⁶ de sorte que la relation à l'autre est tout entière sur l'axe imaginaire, et la patiente situe sa propre parole dans l'autre, un autre qui est elle-même. Lacan se fonde là sur ce qu'il a précédemment articulé avec le stade du miroir et la façon dont le moi se constitue à partir de l'image de l'autre, du semblable, le moi étant dans une relation de dépendance à l'égard de cet autre, du semblable, et corrélativement cette relation aliénante est source de rivalité à l'endroit de cet autre.

Le Dieu de Schreber est d'abord présence note Lacan. « Et son mode de présence est le mode parlant. »¹⁷. Mais la relation de Schreber à son Autre, depuis son premier thérapeute, le Docteur Flechsig, jusqu'à Dieu c'est le laisser en plan, et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix. Chaque fois que Dieu se retire, Schreber est soumis à toutes sortes de phénomènes, hurlements, appels au secours, bruits intrusifs..., qui témoignent d'une décomposition de la structure du langage. En retour, dans ce rapport mégalomane où Schreber est l'interlocuteur exclusif de Dieu, le grand danger qui menace Dieu, c'est de trop aimer Schreber, Lacan parle là d'érotomanie divine. Schreber se plaint que cet Autre rapporte tout à lui, Schreber, ce que Lacan retient comme un élément essentiel pour poser le diagnostic de psychose « le délire commence à partir du moment où l'initiative vient d'un Autre »¹⁸. Par ailleurs, la relation amoureuse qui lie le sujet à son Autre, en tant que cet Autre est d'une altérité radicale, abolit le sujet et cet amour est un amour mort.

Le signifiant manquant

Pour le sujet névrosé, « l'Autre est le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend »¹⁹. Cela suppose une mise en ordre du signifiant, celle-ci dépend d'un tiers : « il y faut une loi, une chaîne, un ordre symbolique, l'intervention de l'ordre de la parole, c'est-à-dire du père », sous la forme du « nom du père » précise Lacan. Pour l'homme du discours de la science, c'est le complexe d'Œdipe qui ordonne ainsi le signifiant. C'est au lieu de cet Autre que le sujet pose la question de sa position sexuelle, de la procréation, de la mort en tant qu'elles sont liées à la reconnaissance symbolique. Dans la psychose, l'hétérogénéité radicale de l'Autre ne permet pas au sujet d'y porter sa question. Ainsi il reviendra à Schreber de construire lui-même tout un réseau de nature symbolique pour répondre aux grandes questions de l'existence.

Lacan dans tout ce séminaire, dans un but didactique, passe par la névrose pour marquer ce

qui la différence de la psychose. Il part d'un signifiant énigmatique pour tout sujet, celui de la procréation et étudie les conséquences de la rencontre avec ce signifiant énigmatique suivant que le sujet est névrosé ou psychotique. Notons que c'est dans les effets de cette rencontre que se déduit ce qui fait défaut au sujet. Le névrosé prend appui sur le père du complexe d'Œdipe, celui qui est porteur du phallus, qui possède la mère de droit, pour soutenir sa question. Dans une psychose, « quelque chose n'a pas fonctionné au niveau de l'Œdipe »²⁰. Lacan avance alors pas à pas. Dans la psychose, il articule le problème autour du manque d'un signifiant, et c'est paradoxalement par la figure imaginaire du père qui se manifeste par « de l'unilatéral et du monstrueux »²¹ qu'il introduit ce manque. A la capture imaginaire par l'image du père à laquelle le sujet est soumis, répond « une dépossession primitive du signifiant »²². Ce signifiant n'a jamais trouvé à s'inscrire, il est rejeté, il est forclos. Ce signifiant manquant, Lacan en suit la trace dans le texte de Schreber et nous le livre à la fin de son séminaire, c'est le Nom-du-Père.

Quelques jalons pour l'avenir

Dans ce séminaire, Lacan n'aborde pas le traitement des psychoses, ou quand il le fait, c'est plutôt pour mettre en garde le clinicien. En effet, la clinique analytique est une clinique qui opère avec le transfert, or le transfert et la prise de parole peuvent être source de décompensation psychotique.

Dans le lien de Schreber à Dieu, Lacan pointe la dimension de jouissance, « volupté ineffable » qui passe par le discours permanent que Schreber doit entretenir avec son Autre²³. Il cite également les concepts schrébériens de volupté, de béatitude mais ce sont autant de jalons qu'il reprendra dans la suite de son enseignement.

Enfin, c'est en juillet, à la fin de l'année, qu'il aborde la fonction phallique. Il a maintenant l'appui du signifiant du Nom-du-Père pour éclairer le rôle du phallus dans le triangle oedipien et c'est sous cet angle qu'il reprendra son séminaire l'année suivante sous le titre *La relation d'objet*.

¹ Miller J.-A., « Problèmes cliniques pour la psychanalyse », *Quarto* n°1, revue de l'Ecole de la Cause freudienne en Belgique, 1981

² Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, Paris, traduction française de 1975 de P. Duquenne et N. Sels, 389 pages.

³ Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, Paris, p.284

⁴ *Ibid*, p.28

⁵ *Ibid*, p.47

⁶ *Ibid*, p.78

⁷ *Ibid*, p.43/44

⁸ *Ibid*, p.22

⁹ *Ibid*

¹⁰ *Ibid*

¹¹ *Ibid*, p.95

¹² *Ibid*, p.361

¹³ *Ibid*, p.149

¹⁴ *Ibid*, p.309

¹⁵ *Ibid*, p.62

¹⁶ *Ibid*, p.116

¹⁷ *Ibid*, p.140

¹⁸ *Ibid*, p.218

¹⁹ *Ibid*, p.309

²⁰ *Ibid*, p.227

²¹ *Ibid*, p.230

²² *Ibid*, p.231

²³ *Ibid*, p.158